

Ma résistance dans la compagnie Stéphane

Bonnes feuilles.

Motivations

« Paris a changé de visage, ce n'est plus notre belle capitale, le Boche est visible partout et j'enrage ! Le dimanche aux Tuileries, place de l'Opéra et dans nombre d'endroits célèbres, l'armée d'occupation donne des concerts en plein air : et il y a même des Français qui se groupent pour écouter et qui osent applaudir... j'en suis écœuré. (...)

Et il y a ces terribles fusillades d'innocents, toujours présentés comme Juifs, communistes, terroristes, etc. Ma mère aura l'audace et le courage d'arracher une affiche relatant l'exécution de cinquante otages le 22 octobre 1941 : les fusillés de Châteaubriant. Je suis profondément révolté par l'abominable traitement réservé aux Juifs, toujours présentés comme des « sous-hommes ». Le port obligatoire de l'étoile jaune, puis les mesures invraisemblables frappant ces malheureux me mettent au comble de l'indignation.

Mais c'est surtout mon sens du devoir, exacerbé par cette présence ennemie, qui me pousse à rechercher le moyen de lutter contre cet occupant barbare. »

La compagnie Stéphane

« Je n'ai pas le moral : je suis monté volontairement au maquis alors que rien ne m'y obligeait, pour faire de la résistance active, et je suis tombé sur un camp de bûcherons ! Le mardi 9 novembre 1943, au rassemblement matinal, Ando nous présente un nouvel arrivant : c'est le lieutenant Stéphane. Son air extrêmement juvénile est encore accentué par sa tenue : il est en short et en anorak. Je me suis demandé ce qu'il venait faire dans cette galère. Mais lorsqu'il prend la parole, son ton est bien différent de ce que j'ai entendu à ce jour. (...) Il se propose de prendre la tête d'un groupe de volontaires pour former une unité très entraînée militairement et apte à passer à une action offensive contre l'ennemi le moment venu. L'entraînement sera très dur : marche forcée, bivouac, entraînement poussé à la limite de notre résistance pour faire reculer toujours plus loin cette limite, instruction militaire intensive, etc. Il faut devenir non pas un groupe de gens traqués, du gibier, mais des soldats actifs et mordant, des chasseurs. (...) Je décide aussitôt de le suivre. »

Organisés pour la guérilla

« Le mardi 28 mars 1944 est une date importante. En effet à partir de ce jour, nous allons devenir des nomades en abandonnant définitivement l'abri des vieux haberts pour vivre sous la tente, nous installant en pleine forêt dans des camps extrêmement mobiles, et restant rarement plus de quatre ou cinq jours au même endroit. (...) Nous sommes désormais organisés en groupe de 14 à 17 hommes, chaque groupe étant sous l'autorité d'un chef de groupe. C'est l'unité de combat totalement autonome : à charge pour le chef de ce groupe d'exécuter la mission qui lui est confiée, en toute liberté d'action et sous son entière responsabilité. Mon cousin Robin est chef de groupe. Chaque groupe est divisé en deux patrouilles, chacune d'elle a une puissance de feu équivalente, c'est-à-dire au moins un fusil mitrailleur. Je suis caporal et chef de patrouille. »

Combats

Stéphane a décidé de répartir les groupes tout le long de la nationale 523, et de tendre les embuscades en chapelet tous les deux ou trois kilomètres. Notre groupe se scinde en patrouilles. Nous nous embusquons à la lisière de la forêt. Nous nous installons avec grand soin car l'affaire promet d'être dure. Il s'agit d'intervenir contre les éléments d'une division de troupes spécialisées destinées à intervenir contre la « forteresse Vercors », et ces ennemis auront déjà eu à subir les attaques de tous les autres groupes placés au nord de notre position. (...) L'attente se prolonge. A 19h30, deux voitures légères suivies de 7 camions chargés de troupes se présentent devant ma patrouille. Je déclenche le feu en abattant le conducteur du premier camion. Mes équipiers se déchaînent sur les soldats qui sautent en hurlant des véhicules avant même leur arrêt total. A ma stupeur, je vois les Allemands se mettre en position de combat dans le fossé se situant du côté de notre route, en nous tournant le dos. Je fais immédiatement cesser le feu et j'observe. (...) Je les laisse déchaîner leur puissance de feu, cela dure bien une bonne demi-heure. Pensant sans doute que nous avons décroché, le tir se calme. Aussitôt j'ouvre le feu en commençant par le tireur du canon que je prends pour première cible. Nous faisons un grand nombre de victimes, car nous tirons avec précision et à courte distance sur un ennemi particulièrement exposé. (...) L'adversaire est nombreux (environ une centaine à portée de nos armes) et nous, nous sommes huit.

Ma Résistance dans la compagnie Stéphane, Jacques Maréchaux, éd. Presse Universitaire de Grenoble, 19 €.